

A Tanger, avec ces mineurs qui risquent leur peau pour l'Europe

PAR MATHILDE MATHIEU
ARTICLE PUBLIÉ LE LUNDI 13 MAI 2019



Le long de Tanger Med. © MM

Tous les jours, dans les ports de Tanger, de jeunes Marocains essayent de grimper dans les camions qui embarquent vers l'Europe. Des tentatives qui se répètent pendant des semaines, souvent des mois. Au prix de graves souffrances physiques et morales.



© Google Maps

Tanger (Maroc), envoyée spéciale.— Certains ont encore une bouille d'enfant. Tous ont du scotch et un tube de colle sur eux, comme pour aller à l'école. Mais sur ce tronçon de route marocaine, « *le scotch sert à fermer derrière toi quand t'as réussi à découper la bâche d'un camion et à te glisser dedans*, expose Mohammed*, ado volubile. Sinon, le trou fait du bruit en roulant et t'es repéré ».

Ainsi caché, lui est déjà parvenu à pénétrer deux fois à l'intérieur du complexe portuaire de Tanger Med, l'un des plus gros d'Afrique, fleuron de l'économie

marocaine bâti à une heure de bus de Tanger, où s'entassent conteneurs et poids lourds derrière des kilomètres de barrières sécurisées.



Le complexe de Tanger Med, à 40 kilomètres de Tanger, fait face à l'Andalousie (Espagne). © MM

Mais une fois entré, « *il y a encore les scanners à passer, les policiers, les chiens...* », liste le garçon, systématiquement repéré et jeté dehors avant que la remorque n'ait atteint un navire. Alors « *pour se donner du courage* », il faut sniffer de la colle, ou n'importe quel solvant bon marché.

En longeant l'enceinte du port, on croise ainsi des dizaines d'adolescents marocains venus de régions éloignées (Casablanca, Agadir, etc.), tantôt surexcités, tantôt abattus, engoncés dans des doudounes usées jusqu'à la corde, piètres armures censées les protéger des chutes comme des lunes froides.

La nuit venue, blottis sur des talus qui surplombent les quais, ils scrutent les villes espagnoles scintillant de l'autre côté du détroit de Gibraltar, à quelques encablures — une heure de navigation à peine.



Le long de Tanger Med. © MM

Résidents fantômes d'une zone franche où des moutons broutaient encore au mitan des années 2000 et désormais dopée aux investissements chinois, leur vie s'est figée ici il y a déjà des semaines, des mois le plus souvent.

Combien sont-ils ainsi, sans le sou pour se payer passeurs et Zodiac (ou trop conscients des probabilités de noyade), à vivoter dans les ports qui font face à l'Andalousie, à mendier et risquer leur peau pour un fond de cale, parfois dès 11 ou 12 ans ? Difficile à dire.

À la fin de l'année 2018, 12 500 mineurs étrangers étaient officiellement pris en charge en Espagne, dont 80 % au moins de Marocains de 16 à 18 ans, sans compter ceux arrivés jusqu'à Paris, Berlin ou Stockholm.



Nombre de jeunes croisés à Tanger Med n'ont même pas 16 ans. © MM

Il y a ceux qui tentent leur chance à Tanger Med (loin de la ville et des regards), ceux qui privilégient la vieille rade de Tanger, ou bien le port de Ceuta plus à l'est, enclave espagnole en territoire chérifien, vestige de la colonisation où un gamin de quinze ans est mort percuté par un camion en février dernier, fauché en plein « riski » – le nom qu'ils donnent à ces équipées périlleuses où se mêlent peur, honte et fierté.

« Ma famille pense que je suis à Casablanca », glisse Abdul Wahab avec pudeur, un garçon venu d'Agadir, 16 ans, déjà « quatre mois » aux marges de Tanger Med. Son anorak est en loques. « J'ai été attaqué par des chiens, se plaint-il. Et certains agents de sécurité nous frappent. »



L'un des jeunes explique comment se cacher sous une remorque. © MM

Ici, peu d'orphelins. Au départ, il y a presque toujours des familles, d'implication variée : celles qui ont initié le projet, celles qui s'y sont opposées, celles qui l'ont

encouragé, celles qui s'en sont accommodées, celles qui ont tout ignoré, se sont bouché les oreilles, ont deviné, fermé les yeux... Mais le temps du passage, les liens semblent de toute façon interrompus, comme suspendus au premier *selfie* venu d'Espagne. Parce que les risques pris sont inénarrables.

« *Le mode avion [du téléphone] marche très bien* », se marre ainsi Hassan, compagnon de galère de Mohammed, 18 ans tous les deux, interviewés près d'échoppes prisées des routiers alors qu'ils s'essayaient à coincer leur corps filiforme sous des camions à l'arrêt, entre deux essieux. Et Hassan d'ajouter, un peu bravache : « *Moi je suis parti sans prévenir !* »

« En Europe, les gens deviennent beaux »

Mohammed aussi raconte qu'il a « *pris le train il y a deux semaines sans dire au revoir* » depuis Meknès, 250 kilomètres plus au sud, ville touristique par excellence. « *Mes parents ne voulaient pas que je parte, insiste le jeune homme. Mon père est maçon mais il est au chômage en ce moment, on n'a pas beaucoup d'argent pour vivre. Et j'ai deux frères et une sœur.* » Il les a quand même appelés depuis. « *Une fois.* »



Hassan et Mohammed, 18 ans, avec leurs camarades devant l'enceinte qui protège Tanger Med, longue de plusieurs kilomètres. © MM

« *Moi j'ai déjà trois frères en Espagne* », clame Jawad, 16 ans. Plutôt trois demi-frères, si l'on comprend bien, qui ne lui prêtent aucune aide. Issu d'une « *famille pauvre* », il a dû quitter l'école vers 13 ans, avant « *deux années d'expérience en mécanique* », sans aucune perspective. Mais de toutes ses dents gâtées, Jawad sourit encore : « *Lorsqu'ils rentrent [en Europe], les gens deviennent beaux, ils achètent la BMW !* »

Est-ce vraiment le récit de ses proches ? « *Là-bas, ils se dépennent, c'est mieux qu'ici* », nuance l'adolescent, conscient des difficultés voire de certains mensonges (« *Sinon c'est la honte, la famille s'inquiète...* »). Sait-il qu'une fois parvenus en Europe, des exilés dorment encore à la rue ? « *Pas de problème !* »

Jawad s'accroche. Avant Tanger Med, il a déjà tenté Melilla, la seconde enclave espagnole au Maroc (outre Ceuta), retranchée derrière des grilles de plus de six mètres de haut et des barbelés coupants. Il imite d'ailleurs des policiers en train de le frapper. Ici, il aura peut-être plus de chance.

Sur la quatre-voies, un camion passe à vive allure, deux gamins accrochés à ses portes arrière, tandis qu'un panneau lumineux affiche : « *Bonne route.* »



Deux garçons accrochés à l'arrière d'un poids lourd sur la quatre-voies qui dessert Tanger Med. © MM

En 2017, au dernier classement de l'indice de développement humain (IDH), le Maroc pointait à la 123^e place mondiale, derrière l'Algérie (85) et la Tunisie (95), et même la Libye et l'Égypte. Si des années de croissance ininterrompue ont permis de réduire fortement le « taux de pauvreté » (passé de 15,3 % en 2001 à 4,8 % en 2014), un rapport d'Oxfam daté du 29 avril insiste sur le « taux de vulnérabilité » (englobant des familles qui risquent de tomber dans la pauvreté au premier coup dur), de l'ordre de 20 % en milieu rural.

Surtout, d'après l'ONG, le royaume « *reste le pays le plus inégalitaire d'Afrique du Nord* », avec un « *système éducatif défaillant* » (en voie de privatisation accélérée), offrant une durée moyenne de scolarisation de 4,4 années seulement. Faute de places, les décrochages sont légion à l'entrée dans le secondaire.

Et à l'arrivée, « *l'avenir d'un enfant dépendra quasiment à 100 % des conditions économiques de sa famille* », en clair de sa naissance.

Alors à Tanger Med, l'espoir s'appelle « *Europa !* ». Et dans l'attente de la traversée, des corps adolescents siestent derrière des glissières de sécurité, à même le bitume, d'une vulnérabilité criante, proies faciles de réseaux en tous genres.

Des routiers font l'aumône, heureusement. Les plus âgés dégotent aussi quelques heures de besogne dans les villages alentour, ou grâce à la zone franche et ses centaines de sociétés (chargement, etc.).



L'entrée du complexe de Tanger Med avec ses terminaux à conteneurs, à hydrocarbures, etc., et sa zone franche. © MM

Mais après cinq mois dans les parages, Aïssa, 17 ans, d'une « *famille sans problème* » de Taourirt, et qui se dit coiffeur, laisse filer le temps, déprimé, assis à l'écart dans un taillis au milieu de détritus. « *Une nuit, des policiers m'ont attrapé*, dénonce-t-il. *Et m'ont refoulé à Kenitra* », 200 kilomètres plus bas. Un témoignage singulier : les autorités marocaines, sinon, semblent plutôt laisser faire.

« *Elles sont moins inquiètes de ce qui se passe à Tanger Med qu'à Paris* », ironise Mercedes Jiménez Álvarez, anthropologue espagnole installée au Maroc, et qui étudie ce terrain depuis des années. Elle fait là référence aux mineurs marocains débarqués en 2017 dans la capitale française (à la Goutte-d'Or), auteurs de violences impressionnantes pour leur âge, pris en mains par des réseaux délinquants qui alimentent leurs addictions.

Si le nombre de cas reste limité, l'affaire a mobilisé l'an dernier jusqu'à Matignon et terni l'image du royaume de Mohammed VI au point qu'une

coopération policière entre Rabat et Paris a été inaugurée, et que des rapatriements d'un genre inédit sont désormais envisagés (*lire notre enquête*).

« *Au Maroc, le phénomène ne date pas d'aujourd'hui* », relativise Mercedes Jiménez Álvarez, même s'ils semblent de plus en plus jeunes, et poussent plus nombreux au-delà de l'Espagne.

« *Car au fond, c'est un symptôme de la mondialisation : des tas d'entreprises européennes ont délocalisé [par exemple Zara ou Mango dans la région de Tanger au milieu des années 2000 – ndlr], favorisant un exode rural, une féminisation et une précarisation du travail*, insiste la chercheuse. *En se glissant dans les camions, les enfants de ces familles fragilisées veulent profiter de la liberté de circulation accordée aux marchandises !* »



L'Espagne est à une quinzaine de kilomètres. © MM

C'est aussi le résultat de politiques européennes « *de plus en plus restrictives* » à l'égard des travailleurs marocains depuis le début des années 2000, estiment un juriste et un sociologue de l'association Trajectoires, auteurs d'une étude sur les mineurs arrivés à Paris et les raisons de leur départ.

« *En l'absence de possibilité de régularisation des adultes, [davantage] de familles mandatent leur enfant* », écrivent-ils, sachant que la France comme l'Espagne sont censées protéger tous les mineurs non accompagnés.

La nuit, dans le dos des parents

Leur rapport souligne que dans la région de Tanger, les ouvriers du textile sont aujourd'hui « *des femmes en grande majorité* », « *payées à peine 1,5 euros de l'heure* ». Et encore, il y a plus précaire : « *Les journalières* » employées « *au décorticage de crevettes* » et « *payées au poids* », venues souvent de provinces rurales « *où le mariage se décide tôt* »,

avec à la clef « *de nombreuses situations de divorce, de violences intrafamiliales et d'addictions* », et des enfants poussés dehors dès 10 ou 11 ans.

Les plus jeunes des candidats à l'Europe, on les trouve sur le vieux port de Tanger, plus petit et accessible que Tanger Med, aimantés depuis les quartiers pauvres périphériques ou la très touristique médina. C'est aussi plus facile pour faire l'aumône, le long du boulevard Mohammed-VI bordé de *malls* et d'hôtels de luxe, cœur du Maroc triomphant. Tirant maladroitement sur une cigarette, Salah et Abdelkader jurent avoir 15 et 16 ans. Comment y croire ? Le premier doit à peine mesurer 1,30 m.



Salah, rencontré sur l'avenue Mohammed-VI à Tanger. © MM

Eux n'ont même pas de baskets, ils errent en claquettes et chaussettes, guettant une aubaine sur les parkings d'hôtel, à 21 heures passées. « *Si on voit un bus immatriculé en France ou en Espagne, on regarde ce qu'on peut faire* », explique Salah, dont c'est la première nuit dehors. De la peur ? Un peu fierot, il balaye, tandis qu'emmitoufflé dans son sweat-shirt à capuche, Abdelkader concède ses craintes avec moins de gêne : « *Des gens tombent sous le bus et se font exploser la tête !* »

S'ils ont fui leur foyer ou non, c'est peu clair, probable tout de même. Le père du premier « *vend des habits sur les souks* », celui du second tiendrait « *un café* ». Mais aux yeux d'Abdelkader, son père « *gâte l'argent* » et ses parents semblent surtout « *se disputer* » beaucoup, allant jusqu'à « *au cimetière pour s'engueuler* », loin des enfants.

« *Je ne connais pas mon futur*, glisse Salah, avant de s'enfoncer dans la nuit. *Mais l'important c'est de travailler et d'aider la famille* », dont ses sœurs de 3 ans et six mois.

Ilias, lui, n'a pas vu sa famille depuis des siècles. Rencontré devant les boîtes de nuit désertes en bord de plage, ses pieds sont nus dans ses mules, les poils de sa capuche devenus rigides à force de poussière.



Ilias, sur la plage municipale de Tanger. © MM

Au fil de la discussion, son âge oscille – il ne sait plus au fond, se souvenant juste d'avoir été mis à la porte de chez lui « à 7 ans ». Depuis, il aurait passé trois années dans un « centre de protection » près de Melilla, avant d'en « repartir parce que ses parents [lui] manquaient », raconte-t-il en mâchouillant son chewing-gum. De temps en temps, assure le garçon, il tente encore les camions.

Mais contrairement aux idées reçues, « les enfants en situation de rue [ayant perdu tout contact avec leur famille – ndlr] sont très peu nombreux parmi ceux qui cherchent à passer », insiste Mohamed Bouchammir, président de l'association Wasata sans frontières, qui s'occupe d'enfants des rues à Tanger, et bataille en parallèle pour faire respecter les droits des mineurs arrivés en Espagne.

« Dans tous les quartiers, on manque d'espaces culturels et sportifs, regrette l'éducateur. Les frustrations sont énormes, les mineurs ne voient pas de futur. Alors ils s'organisent, ils vont au port

entre eux le week-end, le soir... Certaines familles ne soupçonnent rien : les jeunes se relèvent à minuit, mettent des coussins sous la couverture et filent. »



De nombreux jeunes sniffent des solvants « pour se donner du courage ». © MM

Cette nuit-là, dans une ruelle proche de l'hôtel Solazur (quatre étoiles), un petit groupe a fraîche allure : cheveux gominés, joggings serrés, blousons imitation Lacoste, un peu de français. Quand ils sourient, certains laissent apparaître un appareil dentaire. Débarqués d'un quartier excentré de Tanger, ces ados ne sont pas riches, très loin de là, mais soignés.

Le plus téméraire essaye de traverser « depuis trois ans » déjà, vu « qu'il n'y a pas d'études, ni de travail en perspective », son solvant en poche « pour rester éveillé ». Parmi ses copains, deux sont là pour l'accompagner, rien de plus, comme pour assister à un rituel. Et dans quelques heures, tous finiront probablement par rentrer à la maison.

Grâce aux observations de Mercedes Jiménez Álvarez, on peut aujourd'hui estimer que les profils se répartissent ainsi : à peine 10 % d'enfants des rues ; 10 % originaires des classes moyennes ; 40 % de « familles marquées par une violence structurelle » (divorces, rejet d'enfants après des remariages, etc.) ; 40 % issus « de familles en précarité économique », y compris des « filles maintenant » (mais qui tentent plutôt leur chance en pateras, ces embarcations de fortune fournies par les passeurs).

Alors, parmi ces jeunes prêts à tant de sacrifices, quelle proportion réussit à traverser ? Combien échouent et retournent en famille ? Impossible à dire.



Mohamed à la nuit tombée, dans un village proche de Tanger Med. © MM

Né à Fès, Mohamed, 33 ans maintenant, n'a jamais cessé de tenter : aujourd'hui à Tanger Med, hier à Melilla quand il était mineur, avec au milieu des

années de travail comme tailleur (le métier de son père dont il ne voulait pas), comme gardien, puis à la rue plus ou moins.

À deux reprises, il a déjà atteint l'Espagne, d'où il s'est fait refouler « à chaud », en quelques heures (une pratique contestée par les associations). Alors repartir aujourd'hui à Fès ? Il pleure. « *Dans cet état-là ? Non, les gens ne peuvent pas me voir comme ça.* » Désormais, dans son propre pays, il se sent « *étranger* ».

Boîte noire

* Les prénoms sont ceux que les jeunes ont souhaité nous communiquer. Ce reportage a été réalisé début avril.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doga, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.